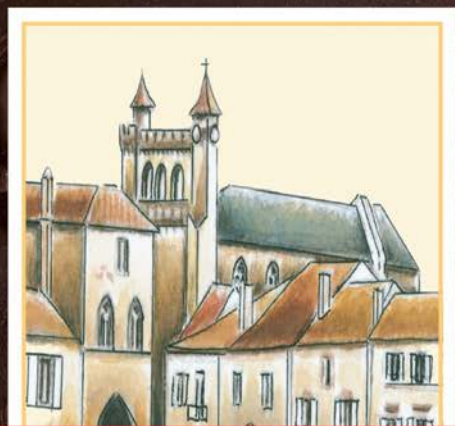


JOANNE HARRIS CHOCOLAT

ROMAN



**PRÉFACE INÉDITE DE
TATIANA DE ROSNAY**


CHARLESTON

11 février

MARDI GRAS

NOUS SOMMES ARRIVÉES portées par le vent du carnaval. Un vent chaud pour un mois de février, chargé des effluves entêtants et brûlants des crêpes, des saucisses et des gaufres au sucre cuites sur la plaque juste là au bord de la route. Un vent chargé de confettis dégringolant des cols et des manches pour inonder les caniveaux comme un joyeux antidote à l'hiver. Dans la foule qui s'agglutine le long de l'étroite grand-rue, il règne une excitation fébrile, des cous se tendent pour apercevoir le char recouvert de papier crépon avec ses rubans qui traînent et ses rosettes en papier. Plantée entre un panier à provisions et un chien brun aux yeux tristes, Anouk, les yeux écarquillés, observe le spectacle, un ballon jaune dans une main et une trompette d'enfant dans l'autre. Nous avons déjà assisté à des carnivals, elle et moi ; un défilé de deux cent cinquante chars décorés à

Paris au dernier mardi gras, cent quatre-vingts à New York, deux douzaines de fanfares à Vienne, des clowns sur des échasses, les grosses têtes en papier mâché descendant la rue en se balançant doucement, des majorettes avec leurs bâtons qui tournoyaient en l'air pour retomber comme des étoiles filantes. Mais à six ans le monde rayonne encore d'un éclat singulier. Une charrette en bois, décorée à la hâte avec du papier doré et du papier crépon et des scènes inspirées de contes de fées. Une tête de dragon sur un bouclier, Rapunzel en perruque de laine, une sirène dotée d'une queue en cellophane, une maison de pain d'épice tout en glaçage et carton doré, une sorcière à la porte, agitant des ongles verts d'une longueur extravagante en direction d'un groupe d'enfants silencieux... À six ans on peut percevoir des subtilités qui, un an plus tard, sont déjà hors de portée. Derrière le papier mâché, le glaçage, le plastique, elle parvient encore à voir la vraie sorcière, la vraie magie. Elle lève son regard vers moi, et ses yeux, qui ont le vert-bleu de la Terre quand on la contemple de très haut, étincellent de plaisir.

« Est-ce qu'on va rester ? Est-ce qu'on va rester ici ? » Je dois lui rappeler de parler français. « Mais dis, on va rester ? Dis, on reste ? » Elle s'agrippe à ma manche. Dans le vent, ses cheveux emmêlés ressemblent à de la barbe à papa.

Je réfléchis. Cet endroit en vaut bien un autre. Lansquenetsous-Tannes, deux cents habitants tout au plus, petit point à peine discernable sur la voie rapide reliant Toulouse à Bordeaux. Un clin d'œil et il a disparu. Une seule rue principale, une double rangée de maisons à colombages gris-brun frileusement blotties les unes contre les autres, quelques ruelles latérales au parcours parallèle évoquant les dents d'une fourchette tordue. Une église, agressivement blanchie à la chaux, sur une place entourée de petites boutiques. Des

fermes éparpillées dans la nature aux aguets. Des vergers, des vignes, des bandes de terre clôturées et réparties en fonction du rigoureux apartheid régissant l'agriculture campagnarde : ici des pommes, là des kiwis, des melons, des endives sous leurs bâches de plastique noir, des vignes malades ou mortes sous le maigre soleil de février mais attendant leur triomphante résurrection au mois de mars... Plus loin, la Tannes, petit affluent de la Garonne, qui se fraie un chemin à travers les pâturages marécageux. Et les gens ? Ils ressemblent beaucoup à tous ceux que nous avons connus ; un peu pâles peut-être sous le soleil inhabituel, un peu ternes. Les foulards et les bérets sont de la couleur des cheveux qu'ils dissimulent, bruns, noirs ou gris. Les visages sont ridés comme les pommes de l'été dernier, les yeux enfoncés dans la chair plissée comme des billes de gosses dans une vieille pâte à pain. Quelques enfants, arborant des rouges, des verts et des jaunes éclatants, semblent appartenir à une race différente. Tandis que le char progresse pesamment dans la rue derrière le vieux tracteur qui le tire, une femme corpulente au visage carré triste serre un manteau écossais autour de ses épaules et crie quelque chose dans un patois local à demi compréhensible ; sur le chariot un Père Noël trapu, qui n'a guère sa place parmi les fées, les sirènes et autres lutins, bombarde la foule de bonbons avec une agressivité à peine contenue. Avec un regard d'excuse polie, un homme d'un certain âge, au visage fin, portant un chapeau de feutre au lieu du béret rond plus répandu dans la région, prend dans ses bras le chien brun à l'air malheureux qui s'est glissé entre mes jambes. Je vois ses doigts minces et gracieux effleurer le pelage du chien ; le chien gémit et le visage du maître s'assombrit d'un amour empreint de culpabilité et d'inquiétude. Personne ne nous regarde. Nous pourrions tout aussi bien être invisibles ; nos

vêtements indiquent que nous sommes des étrangères, des visiteuses de passage. Les gens sont polis, tellement polis ; personne ne nous regarde fixement. La femme aux cheveux longs rentrés dans le col de son manteau orange, un grand foulard de soie voletant autour de sa gorge ; l'enfant avec ses bottes en caoutchouc jaunes et son imperméable bleu ciel. Les couleurs qu'elles portent les distinguent des autres. Leurs vêtements sont exotiques, leurs visages – sont-ils trop pâles ou trop foncés ? –, leurs cheveux attestent qu'elles sont différentes, comme venues d'ailleurs, douées d'une étrangeté indéfinissable. Les gens de Lansquenet ont appris l'art d'observer sans lever les yeux. Je sens leur regard sur ma nuque, étrangement dénué d'hostilité mais néanmoins empreint de froideur. Nous constituons pour eux une curiosité, un élément du carnaval, une bouffée d'exotisme. Je sens leurs yeux sur nous tandis que je me retourne pour acheter une galette au marchand ambulancier. Le papier est brûlant et taché de graisse, la crêpe au sarrasin croustillante sur les bords mais épaisse et onctueuse au milieu. J'en arrache un morceau que je donne à Anouk, essuyant le beurre fondu qui a coulé sur son menton. Le marchand, un petit homme replet au crâne dégarni et aux grosses lunettes, a le visage tout luisant de la vapeur qui s'élève de la tuile à galettes. Il adresse un clin d'œil à Anouk. En même temps il enregistre le moindre détail, sachant qu'il y aura des curiosités à satisfaire plus tard.

« En vacances, madame ? » Le protocole villageois l'autorise à poser la question ; derrière son indifférence de commerçant, je discerne une avidité authentique. Tout le monde se connaît ici ; Agen et Montauban se trouvant à deux pas, les touristes sont rares.

« Pour quelque temps.

– Alors comme ça, vous êtes de Paris ? » Ce doit être nos vêtements. Dans cette province exubérante les gens sont gris. La couleur est un luxe ; elle vieillit mal. À leurs yeux, les fleurs aux couleurs vives sur le bas-côté de la route ne sont que de mauvaises herbes, envahissantes, inutiles.

« Non, non, pas de Paris. »

Le char est presque au bout de la rue. Une petite fanfare – deux fifres, deux trompettes, un trombone et un tambour – le suit, jouant une marche non identifiable. Une douzaine d'enfants trottaient dans son sillage, ramassant les bonbons oubliés. Certains sont déguisés ; je vois le Petit Chaperon Rouge et un individu hirsute qui pourrait être le loup en train de se disputer gentiment une poignée de serpentins.

Une silhouette noire ferme la marche. Je crois d'abord qu'il fait partie du défilé – le Médecin de la Peste, peut-être –, mais, au fur et à mesure qu'il approche, je reconnais la soutane à l'ancienne du curé de campagne. Il a la trentaine passée même si, de loin, son maintien rigide le fait paraître plus âgé. Il se tourne vers moi, et je constate que lui aussi est un étranger, avec ses pommettes hautes, ses yeux pâles du Nord et ses longs doigts de pianiste reposant sur la croix d'argent qui pend à son cou. Peut-être ce fait de venir d'ailleurs lui accorde le droit de me dévisager ; mais je n'aperçois aucune lueur accueillante dans ses yeux froids et clairs. Seulement le regard félin plein de méfiance de celui qui n'est pas sûr de son territoire. Je lui souris ; il détourne les yeux, fait signe aux deux enfants de le rejoindre. D'un geste, il indique les détritiques qui jonchent à présent la chaussée ; à contrecœur, les deux enfants entreprennent le nettoyage, rassemblant dans leurs bras serpentins emmêlés et emballages de bonbons pour

les jeter dans une poubelle voisine. Encore une fois, tandis que je me détourne, je surprends le prêtre à me dévisager, un regard qui, chez un autre homme, aurait pu être un regard d'appréciation.

Il n'y a pas de poste de police à Lansquenet-sous-Tannes, par conséquent pas de criminalité. J'essaie, comme Anouk, de deviner la vérité qui se cache sous le costume, mais pour l'instant tout est brouillé.

« Dis, on reste ? On reste, maman ? » Elle me tire le bras, insistante. « Ça me plaît ici, ça me plaît bien. Dis, on reste ? »

Je la prends dans mes bras et j'embrasse sa chevelure. Elle sent la fumée, les crêpes qui rissent et les draps chauds par un matin d'hiver.

Pourquoi pas ? Cet endroit n'est pas plus mal qu'un autre.

« Oui, bien sûr, lui dis-je, ma bouche dans ses cheveux. Bien sûr qu'on reste. »

Ce n'est pas tout à fait un mensonge. Cette fois, il se peut même que ce soit vrai.

Le carnaval est terminé. Une fois par an, le village se pare d'un éclat éphémère, mais déjà la chaleur s'est évanouie, la foule dispersée. Les marchands remballent leurs plaques chauffantes et leurs abris, les enfants se débarrassent de leurs costumes et de leurs fanfreluches. Il reste une légère atmosphère de gêne, de confusion, après cet excès de bruit et de couleur. Comme la pluie en été, la magie s'évapore, elle s'insinue dans la terre fissurée et entre les pierres assoiffées, laissant une trace à peine décelable. Deux heures plus tard, Lansquenet-sous-Tannes est à nouveau invisible, comme un village enchanté qui n'apparaîtrait qu'une fois tous les ans. Sans le carnaval, nous serions passées à côté.

Nous avons le gaz mais pas encore l'électricité. Notre premier soir, à la lumière des bougies, j'ai préparé des crêpes pour Anouk et nous les avons mangées près du feu, un vieux magazine en guise d'assiette, car nos affaires ne pourront être livrées que demain. À l'origine, la boutique était une boulangerie et on voit encore au-dessus de son étroite porte la gerbe de blé sculptée du boulanger ; le sol est enfariné d'une épaisse couche de poussière, et en entrant nous avons navigué avec précaution à travers un océan de prospectus publicitaires. Le bail paraît ridiculement bon marché, habituées comme nous le sommes aux tarifs de la ville ; pourtant j'ai parfaitement remarqué le pénétrant regard de suspicion qu'a posé sur moi la femme de l'agence lorsque j'ai compté un à un les billets. Sur les papiers du bail, je suis Vianne Rocher, ma signature est un hiéroglyphe qui pourrait signifier n'importe quoi. À la lueur de la bougie, nous avons exploré notre nouveau territoire ; les vieux fours encore étonnamment en bon état sous la graisse et la suie, les murs lambrissés de pin, les tommettes noircies. Anouk a retrouvé le vieil auvent de toile bien rangé dans une arrière-salle et nous l'avons déplié ; des araignées se sont échappées en tous sens de dessous la toile décolorée. Notre logement est situé au-dessus de la boutique ; un appartement meublé avec un cabinet de toilette, un balcon d'une taille dérisoire, une jardinière en terre cuite plantée de géraniums morts... Anouk a fait la grimace quand elle a vu tout cela.

« C'est tellement sombre, maman. » Elle avait l'air remplie d'effroi, indécise face à tant de désolation. « Et ça sent tellement triste. »

Elle a raison. Cette odeur, c'est comme si la lumière du jour emprisonnée pendant des années était finalement devenue aigre et rance, comme des relents de crottes de souris

et de fantômes de choses oubliées sans le moindre regret. La pièce résonne telle une grotte, la faible chaleur de notre présence ne servant qu'à en accentuer toutes les ombres. Un coup de peinture, du soleil et de l'eau savonneuse viendront à bout de la crasse, mais la tristesse, c'est une autre histoire, cette résonance sinistre d'une maison où personne n'a ri depuis des années. Le visage d'Anouk avait l'air pâle avec des yeux immenses sous l'éclairage de la bougie, et sa main se contracta dans la mienne.

« Sommes-nous obligées de dormir ici ? demanda-t-elle. Pantoufle n'aime pas cet endroit. Il a peur. »

Nous avons allumé une bougie dans chacune des pièces, dorée, rouge, blanche et orange. D'habitude, je préfère fabriquer moi-même mon encens, mais, en cas d'urgence, les bâtons achetés dans le commerce, parfumés à la lavande, au cèdre et à la citronnelle, font tout à fait l'affaire. Tenant l'une et l'autre une bougie, Anouk soufflant dans sa trompette d'enfant et moi frappant une cuillère en métal contre une vieille casserole, nous avons arpenté les différentes pièces pendant dix minutes, criant et chantant à pleins poumons – *Dehors ! Dehors ! Dehors !* – jusqu'à ce que les murs se mettent à trembler et que les fantômes s'enfuient scandalisés, laissant dans leur sillage un léger parfum de brûlé et une bonne dose de débris de plâtre. En regardant derrière la peinture noircie et craquelée, derrière la tristesse des choses abandonnées, on commence à distinguer de vagues contours, comme les reflets que laisse un cierge magique quand on le tient à la main – ici un mur peint dans un doré éblouissant, là un fauteuil, un peu abîmé, mais d'un orange triomphant, le vieil auvent flamboyant brusquement tandis que ses couleuvres à demi ensevelies resurgissent sous les couches de saleté. *Dehors ! Dehors ! Dehors !* Anouk et Pantoufle tapent des

Chocolat

pieds en chantant et les images indistinctes semblent se faire plus éclatantes – un tabouret rouge à côté du comptoir en vinyle, un rang de clochettes contre la porte d'entrée. Bien sûr, je sais que ce n'est qu'un jeu, des artifices visant à reconforter une enfant effrayée ! Il va falloir travailler, travailler dur, avant que cette vision ne devienne réalité. Toujours est-il que cela suffit à nous persuader que cette maison est heureuse de nous accueillir, comme nous sommes heureuses de l'habiter. Gros sel et miche de pain près du seuil pour se concilier les lares domestiques. Santal sur l'oreiller, pour adoucir nos rêves.

Plus tard Anouk m'annonça que Pantoufle n'avait plus peur, et que donc ça allait. Nous avons dormi ensemble tout habillées, sur le matelas saupoudré de farine dans la chambre où toutes les bougies brûlaient, et, lorsque nous nous sommes réveillées, c'était le matin.